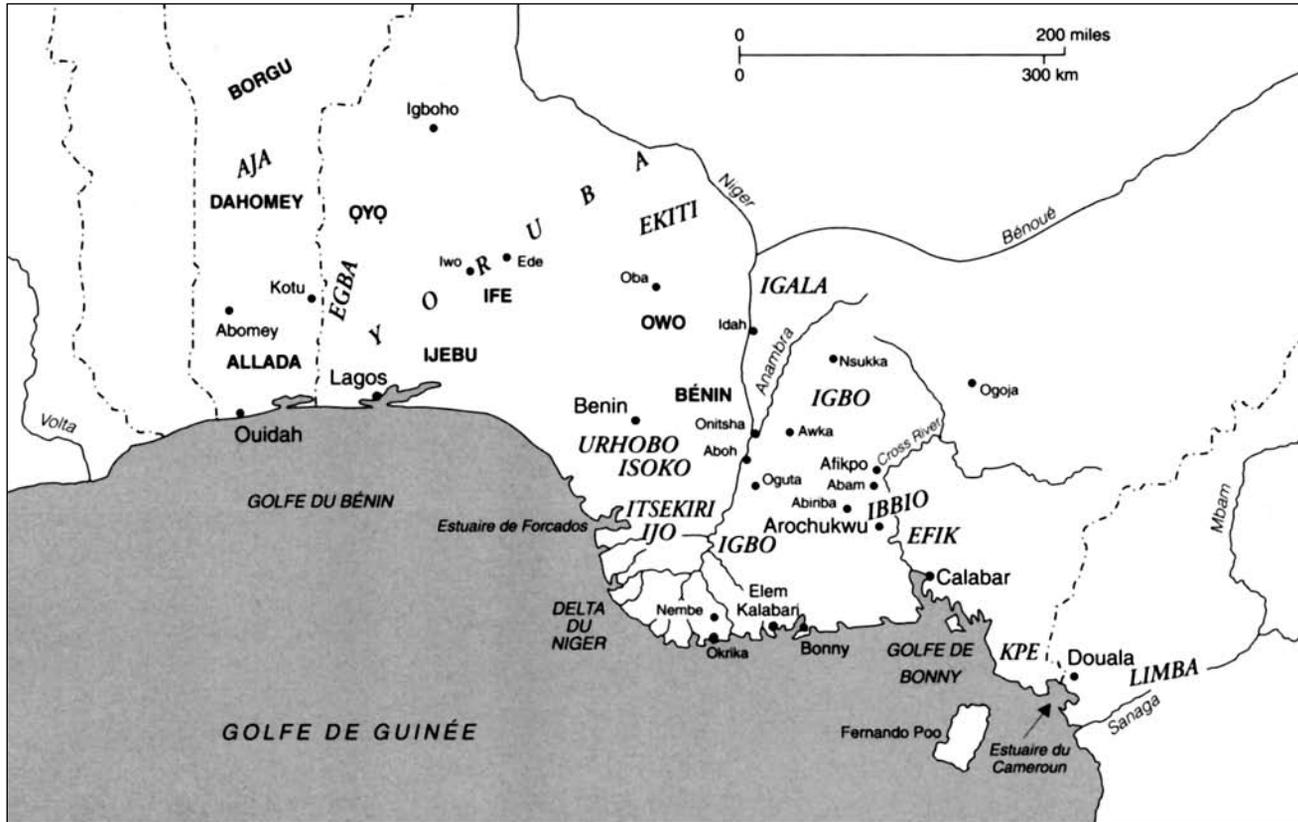


Les Fon et les Yoruba, du delta du Niger au Cameroun

E. J. Alagoa

Ce chapitre a pour thème la région qui s'étend de la vallée de la Volta, à l'ouest, au fleuve Cameroun, à l'est. Elle est recouverte dans sa majeure partie de forêts tropicales, bordées par la savane et la brousse au nord. Sa partie occidentale est également couverte de savanes, de la frontière du Nigeria à la Volta. On peut aussi définir cette zone comme le territoire compris entre la côte du golfe du Bénin et la baie de Bonny (autrefois Biafra) dans le golfe de Guinée. Les peuples qui vivent dans cette partie de la forêt guinéenne et dans la savane environnante sont les Fon, ou Aja de la République du Bénin actuelle, les Yoruba, les Ijo du delta du Niger au centre, les Ibo au nord-est du delta, les Ibibio et diverses ethnies du Cameroun méridional.

Les langues de cette région appartiennent toutes à la famille du nigéro-congolais, la majorité d'entre elles relevant de la sous-famille du kwa. L'efik/ibibio et les autres langues de la région du Nigeria située à la frontière du Cameroun, ainsi que celles de ce pays, sont étroitement apparentées au bantu de l'Afrique centrale, orientale et méridionale. La partie orientale de cette région est donc, de bien des manières, une extension du grand ensemble linguistico-culturel bantu de l'Afrique occidentale. Les peuples et les cultures de cette zone frontalière forment un trait d'union entre l'Afrique occidentale et l'Afrique bantu. Parmi les groupes kwa, les Yoruba et les Ibo sont les plus importants du point de vue démographique et de la répartition géographique, puisqu'ils sont entre 8 et 12 millions. Les Edo forment également un vaste groupe qui comprend de nombreux peuples s'étendant de l'intérieur des terres au delta et à sa périphérie



15.1. Le delta du Niger et le Cameroun du XVI^e au XVIII^e siècle.

occidentale. Il inclut, entre autres, les Isoko et les Urhobo ainsi que, au nord, des ethnies comme les Ishan (Esan). Parmi les langues kwa, l'ijo est la langue qui diffère le plus de ses voisines, l'ibo, l'edo et le yoruba¹ dans le delta du Niger.

Cette différence relativement grande entre, d'une part, l'ijo et, d'autre part, l'ibo, l'edo et le yoruba est en partie le résultat de la longue période pendant laquelle il a été une langue à part entière. Des estimations glotto-chronologiques ont montré qu'elle a duré plus de 5 000 ans, signe de la stabilité des communautés linguistiques de la région. Le temps nécessaire à l'évolution des divers dialectes au sein même du groupe ijo, entre le delta central et le delta oriental, par exemple, est estimé à 1 000 ou 2 000 ans. La même estimation de 2 000 ans a été faite pour le yoruba et une langue qui lui est apparentée, l'igala.

Cette longue continuité dans l'histoire de la région doit rester présente à l'esprit lorsqu'on cherche à évaluer les changements qui se seraient produits avec l'arrivée des Européens sur la côte à la fin du XV^e siècle. On peut noter que les développements prédominants qui eurent lieu dans la savane et l'arrière-pays imprégnèrent pendant très longtemps les communautés de cette région et ne furent supplantés qu'il y a relativement peu de temps par l'influence européenne venue de la côte atlantique.

Au XVI^e siècle, les activités européennes commencèrent à prendre une certaine importance dans les baies du Bénin et de Bonny. Les Portugais atteignirent le Bénin en 1486 et établirent des relations avec les *oba*. Ils firent du commerce avec la population en divers points de la côte. Au fil des siècles, l'activité commerciale européenne s'orienta peu à peu du nord vers le sud et la côte elle-même devint le creuset de tous les changements.

La traite des Noirs constitua évidemment le centre de l'activité européenne du XVI^e au XVIII^e siècle. La région étudiée ici constitua alors l'un des principaux marchés d'esclaves sur la côte de l'Afrique occidentale. Certains États, comme le royaume du Dahomey, durent en grande partie leur formation et leur croissance à ce commerce. Le développement des autres États, du delta du Niger au Cameroun, fut influencé par les bénéfices qu'ils en tiraient. D'autres communautés, notamment celles qui étaient organisées sous des formes non étatiques, en étaient plutôt les victimes et constituèrent des réservoirs d'esclaves. D'une manière ou d'une autre, chaque communauté était touchée par les troubles, la dépopulation et les changements qui résultaient de la traite des Noirs.

Pendant cette période donc, l'impact de ce trafic a essentiellement été d'intégrer les communautés africaines à l'économie mondiale en tant que réserves d'esclaves destinés à travailler dans les plantations américaines. L'accroissement de la traite locale a entraîné des transformations sociales et politiques au sein même des communautés. L'arrivée d'Africains contraints a également été à l'origine d'une évolution importante dans le Nouveau

1. K. Williamson, 1971.

Monde. Mais ce qui transparaît à travers les récits oraux traditionnels des communautés, c'est l'effet qu'eut la traite sur le destin des lignées, des groupes ou des dynasties.

Le royaume fon du Dahomey

Le développement politique du royaume du Dahomey et des États voisins d'Allada, d'Ouidah, de Popo et de Jakin fut lié, dans une grande mesure, aux activités des marchands d'esclaves européens sur la côte et à l'influence du royaume yoruba d'Oyo, situé au nord-est de ces États. À la lumière d'une étude de cette région par Akinjogbin², on s'aperçoit que les événements qui s'y sont déroulés avant le début du XIX^e siècle renvoient directement aux effets provoqués par la traite et aux tentatives faites par le royaume d'Oyo pour imposer son autorité.

Ainsi, les institutions traditionnelles des petites communautés et des États de cette zone ont été affaiblies par l'introduction de la traite des Noirs et, à la fin du XVII^e siècle, on constatait un vide politique. C'est dans de telles circonstances que les fondateurs du royaume du Dahomey rétablirent l'ordre en créant une nouvelle forme d'organisation politique à partir des divers groupes des peuples aja, comprenant les Egun (Gun), les Fon, les Arada et d'autres peuples de la partie méridionale de l'actuelle République du Bénin. Au début du XVIII^e siècle, le Dahomey était devenu une puissance centrale de la région. Entre 1724 et 1727, son chef, Agaja, entreprit la conquête des petits États, plus anciens, qui entouraient Abomey. Ceci provoqua une intervention de l'Oyo, qui ne voulut cependant pas imposer son propre système. Après 1730, le Dahomey se soumit à sa tutelle politique et accepta de s'intégrer à l'économie de la traite, en coopération avec les marchands européens de la côte. Mais l'étude à laquelle nous faisons allusion conclut que « l'insuffisance même de cette économie » mit un terme à cette brève période de prospérité. La crise qui commença en 1767 culmina avec la chute de la dynastie agaja en 1818 et avec l'avènement de la nouvelle dynastie de Gezo.

Celle-ci s'adapta pleinement à la traite des Noirs et en fit les fondements de sa puissance. Elle bénéficia de l'effondrement du royaume d'Oyo et des guerres qui déchirèrent le pays Yoruba au XIX^e siècle. Deux influences prédominèrent alors en pays Aja: les Yoruba, notamment les Oyo, et la traite des esclaves sur la côte.

Les rapports entre les communautés aja et les Yoruba de l'Est et du Nord-Est étaient anciens et étroits. La tradition rappelle, même parmi les communautés qui étaient récemment arrivées de l'ouest, qu'elles sont issues de territoires situés en pays Yoruba. Celle d'autres communautés évoque une migration directe à partir des territoires Yoruba. Ces traditions orales n'ont

2. I. A. Akinjogbin, 1967, p. IX, et 1976.



15.2. Tête commémorative, du ^{xv}^e ou du ^{xvi}^e siècle, provenant du Bénin (Nigeria); bronze fondu avec incrustations de fer. Hauteur: 22 cm.
[National Museum of African Art. Eliot Elisofon Archives, Smithsonian Institution, Washington, D. C. Photo: B. Fleisher.]

pas pris naissance à la suite des agissements oyo-yoruba, tant militaires que politiques, qui se déroulèrent du ^{xvii}^e au ^{xix}^e siècle. Il y a, en fait, des États d'origine et de culture yoruba dans cette zone, et leurs affinités culturelles sont fortes. Les différents royaumes aja sont par exemple liés aux Ketu, une communauté migrante de Yoruba de Ile-Ife.

Les États de la région étaient donc en grande partie organisés selon un système semblable à celui des Yoruba. Le royaume « père », ici, était Allada, fondé vers 1575, qui joua le rôle d'Ile-Ife en pays Yoruba. L'essor

du Dahomey, en tant qu'État centralisé qui annexa tous les autres et s'organisa de manière nouvelle, heurta la tradition et provoqua des interventions de l'Oyo, qui rompaient, jusqu'à un certain point, avec les traditions militaires. Si elles étaient destinées à limiter la puissance guerrière du Dahomey, elles n'eurent pas que des effets négatifs. La paix imposée par l'Oyo empêcha le jeune Dahomey de dissiper toute son énergie dans des aventures militaires et lui permit, par là, de renforcer sa structure politique. Certains aspects de l'organisation Oyo furent repris, par exemple le système de l'*ilari*, introduit par Tegbesu, le dernier membre de la dynastie fondatrice. Ce fut finalement la stabilité même de ce régime interne qui permit au Dahomey de se libérer de la tutelle de l'Oyo au XIX^e siècle.

Quels ont été les effets de l'arrivée des Européens et de la traite sur la vie des peuples du pays Aja ? Il importe de souligner ici que les États de cette région étaient encore faibles au début du XVI^e siècle, moment où la traite commençait. Les enlèvements et les raptés des plus faibles par les plus forts s'avérèrent extrêmement destructeurs ; il est probable qu'ils ont considérablement réduit la force de travail agricole et artisanale. L'économie du pays en fut étranglée et les règles sociales détruites. L'insécurité et la force prévalurent sur le respect dû aux autorités, aux anciens et à la famille.

Les rivalités provoquées par le désir que s'implantent chez eux des centres commerciaux européens détruisirent également le type de rapports traditionnels qui existait entre les États. Dès le début du XVII^e siècle, les Hollandais installèrent des agents à Assim, la capitale d'Allada, l'État « père ». Les Français, qui n'avaient pu établir de missions chrétiennes dans ce pays, créèrent un centre de commerce concurrent à Ouidah, en 1671. La rivalité économique entre les deux royaumes s'instaura et les liens traditionnels déjà affaiblis s'altérèrent encore plus. C'est dans cette atmosphère de cynisme vis-à-vis des valeurs de la société, d'insécurité et de compétition politique et commerciale que des émigrants venus du nord d'Allada créèrent le royaume du Dahomey.

Ces émigrants s'installèrent à Abomey, hors de la portée des Européens, vers 1625, et tentèrent de mettre sur pied un nouveau système politique qui pût échapper aux troubles de l'époque. Ils rejetèrent la conception traditionnelle de l'État, qui le considérait comme une version élargie de la famille, et le comparèrent plutôt à un pot perforé, symbolisé par le roi. Pour que le pot perforé puisse garder de l'eau, chaque citoyen devait boucher un trou avec son doigt, devait se fondre entièrement dans un État absolu. C'est le développement obstiné de cette idée d'un État fort et centralisé avec un monarque absolu auquel on devait une fidélité également absolue qui va distinguer le Dahomey des autres États. Et c'est ainsi qu'il va pouvoir survivre à la traite, aux attaques de l'Oyo, et soumettre peu à peu tous les États voisins.

Il faut observer ici que le rôle prédominant attribué à la traite des Noirs dans l'histoire du Dahomey, tel qu'il est présenté ci-dessus, a été



15.3. Tête commémorative, en laiton, d'un *oba* du Bénin (Nigeria). Selon des récits populaires, le dernier roi de la dynastie mythique des Ogiso, qui régnait sur le Bénin avant l'arrivée des Yoruba, fut détrôné à l'issue d'une révolte. Il fut remplacé par un prince d'Ife, du nom d'Oranmiyan, fils de l'*oni* d'Oduduwa. Depuis cette époque, la coutume voulait que l'*oba* du Bénin fût décapité après sa mort, que son crâne fût envoyé à Ife pour y être enterré dans l'enceinte sacrée (*orun oba ado*); et qu'en retour, une tête commémorative en laiton fût envoyée au Bénin et placée sur l'autel des ancêtres royaux. À la fin du XIV^e siècle, le sixième *oba*, Oguola, aurait proposé de faire venir un fondeur de métal d'Ife au Bénin pour y enseigner son art. On rapporte que l'*oni* lui envoya Ighehae. Ce maître, qui est peut-être mythique, est aujourd'hui vénéré comme le fondateur de l'*igun eromwon*, la corporation des fondeurs, et un sanctuaire lui est dédié. Le sexe masculin de cette tête commémorative est indiqué par les trois raies verticales surmontant chaque œil (une femme en aurait quatre). L'*oba* date de l'époque dite moyenne, qui se situe entre le milieu du XVI^e siècle et la fin du XVII^e. Les incrustations de fer verticales, caractéristiques de l'époque antérieure, ont disparu; le cou et le menton sont cachés derrière vingt anneaux de corail et le traitement du visage est désormais dépourvu de tout réalisme. La plus grande épaisseur du métal est peut-être due à la technique de fonte, devenue moins rigoureuse, mais elle avait aussi une justification pratique, car son poids rendait ainsi la tête plus apte à porter les aiguilles d'ivoire sculpté qui, selon la coutume, étaient insérées dans l'ouverture circulaire de la coiffe. Hauteur: 23 cm. [Photo: J. Ploskonka.]

mis en question par certaines recherches modernes. Peukert³ critique directement les deux points principaux, que l'histoire du Dahomey ait été déterminée par la traite des Noirs et que son économie ait été archaïque, dans la mesure où son commerce extérieur était monopolisé par la monarchie et où les échanges internes s'opéraient plus par redistribution que par libre jeu du marché. À la place de ces vieilles hypothèses, on affirme que : l'État dahoméen n'entraîna pour pas plus de 20 % dans le commerce extérieur du royaume, les 80 % restants étant aux mains de petits marchands ; le commerce atlantique ne représentait qu'un peu plus de 2,5 % de l'économie dahoméenne ; même en matière de commerce extérieur, les esclaves et les fusils ne constituaient pas les articles principaux. Par exemple, les importations de tabac brésilien étaient plus importantes que celles des fusils.

Voilà qui invite à une révision des anciens schémas et forme de nouvelles bases de recherches.

Les royaumes yoruba

L'histoire des communautés yoruba du sud-ouest du Nigeria peut être brièvement résumée.

Surgit d'abord le problème de concordance entre les traditions orales sur leurs origines et les données archéologiques. Il concerne essentiellement les traditions faisant d'Ile-Ife le centre de la formation et l'origine de tous les royaumes yoruba, l'endroit où leurs chefs recevaient la couronne ornée de perles. Ife, bien sûr, a mérité une extrême attention à cause de son art naturaliste incomparable (bronze et terre cuite) qui est mondialement connu depuis que Frobenius a déclaré qu'il prouvait l'existence d'une colonie grecque au cœur de l'Afrique. Il faut ensuite se pencher sur l'essor militaire et politique de l'Oyo, dont certains estiment qu'il a coexisté avec l'autorité spirituelle des *oni* d'Ife sur l'ensemble du pays Yoruba. L'Oyo devint le porte-drapeau du pouvoir yoruba dans les zones septentrionales et occidentales de la région. Son rôle principal dans les affaires des Fon et de leur voisin est bien connu. Il entretint aussi des rapports étroits et directs avec les Nupe et les Borgu, que les Yoruba appelaient respectivement les Tapa et les Ibariba. L'Oyo avait également, semble-t-il, des relations avec les Hawsa et, par eux, avec le commerce transsaharien. Enfin, il faut considérer la nature du développement politique, culturel et social dans d'autres communautés et royaumes yoruba.

La primauté d'Ife dans l'histoire yoruba vient de plusieurs facteurs. Son fondateur, Oduduwa, venait, dit-on, du ciel ou de La Mecque, ses fils et ses petits-fils créèrent tous les autres États yoruba. Des interprétations de ces

3. W. Peukert, 1978. Voir les comptes rendus de P. Manning, R. A. Austen et A. van Dantzig, 1980.

traditions indiquent qu'Oduduwa, ou un groupe d'émigrants, arriva dans la région il y a 1 000 ans environ, mais que les terres étaient déjà occupées — peut-être par les Ibo des traditions ife⁴. Certains noms de lieux des traditions orales indiquent aussi l'existence de mini-États et les noms de certaines des 400 divinités peuvent être ceux des chefs de ces États avant leur unification. En outre, la migration issue d'Ife ne se déroula pas en une seule fois mais à différentes périodes. On sait par ailleurs que les couronnes n'étaient pas toutes obtenues directement d'Ife.

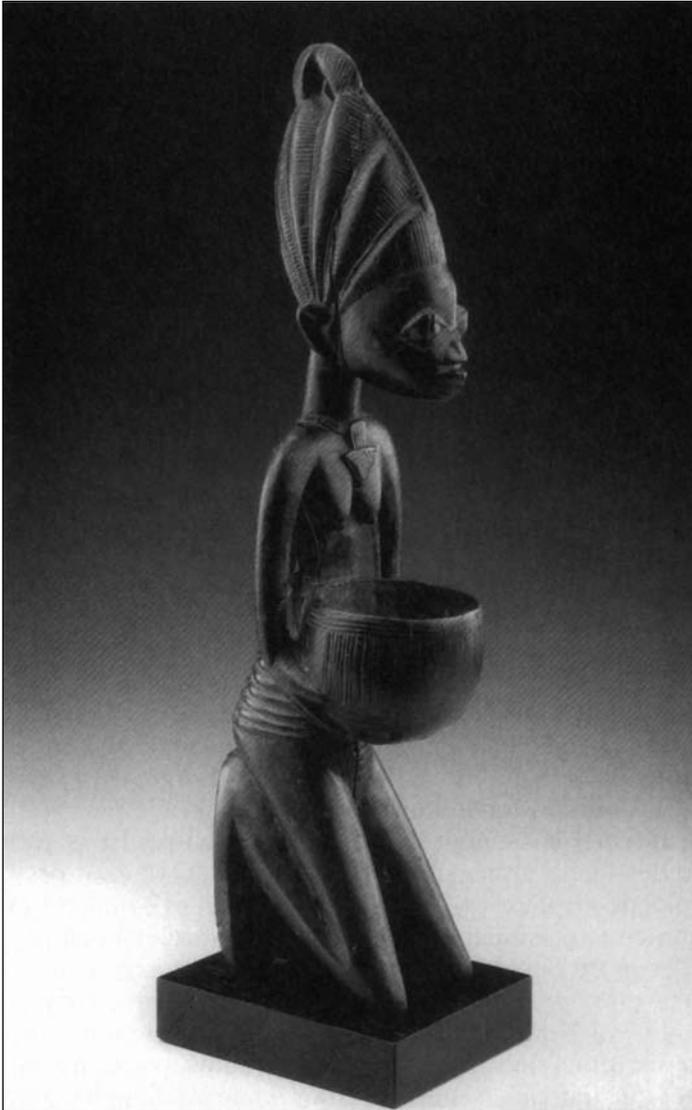
Les célèbres bronzes d'Ife ont contribué à confirmer les traditions qui évoquent les rapports entre ce lieu (ou le pays Yoruba) et le royaume edo du Bénin, à l'est d'Ife. Mais ils relient également Ife à Nupe et aux régions entourant le Niger. Des ressemblances évidentes ont été trouvées entre les grands bronzes fondus à Nupe et ceux d'Ife. De même, il est apparu que « La Mecque » des traditions orales ne renvoie à aucun endroit du Moyen-Orient, de l'Égypte ou de Méroé, mais à des régions situées juste au-delà du Niger, au nord de l'actuel territoire yoruba. En outre, l'art d'Ife a été comparé aux terres cuites nok du Nigeria central, malgré l'intervalle de temps qui sépare les deux cultures (de 900 avant J.-C. à environ 200 après J.-C. pour Nok, et d'environ 900 à 1300 après J.-C. pour l'apogée de l'art d'Ife).

Non seulement l'Oyo devint le plus important des royaumes yoruba, mais il montra des caractéristiques particulières. Certaines d'entre elles sont liées à la proximité géographique de Nupe et du Borgu. Par exemple, l'État s'appuyait plus sur des fonctionnaires d'origine servile pour l'organisation militaire et sociale qu'il n'était d'usage dans les autres États yoruba. Dans le domaine des forces armées, la suprématie de l'Oyo était probablement due à l'emploi de cavaliers et d'archers, inspiré par ses contacts très précoces avec le commerce transsaharien et les États du Nord et à peu près contemporain de l'essor du Songhay au XIV^e siècle. L'Oyo a sans doute pu se procurer des chevaux, de la potasse (*kanun*), du sel gemme (*obuotoyo*), entre autres produits du Nord, tout en exportant des noix de kola, du beurre de karité et des produits tirés des palmiers⁵. Ces contacts extérieurs, ainsi que le fait d'être situé dans la savane, lui permirent de modifier les concepts qu'il partageait avec les autres royaumes yoruba. Par exemple, l'instauration du *sango* (ou culte du tonnerre) au sein du système religieux est une innovation qui lui est propre.

La naissance de l'Oyo est liée à Ife et au Bénin, puisque son fondateur, le légendaire Oranyan (Oranmiyan) aurait régné à la fois sur Ife et sur le Bénin avant de se rendre à Oyo. Mais d'autres États existaient déjà dans cette zone, tels Iwo, Owu et Oba dans la région ibomina, Ira dans la région ibolo, Oyokoro, Ikoyi et d'autres. L'Oyo fit finalement de plusieurs d'entre eux des États vassaux, y compris Owu, au sud, et Ede, au sud-est. L'expansion de l'Oyo fut stoppée par les Ijesha qui habitaient la forêt, car la cavalerie ne pouvait pas

4. A. Obayemi, 1976.

5. I. A. Akinjogbin, 1976, p. 380.



15.4. Statuette féminine yoruba consacrée au cuite d'Obatala, l'*orisha* de la créativité. Elle est ordinairement vêtue d'un tissu blanc comme les prêtres et les adorateurs de ce dieu, porte un bracelet de fer et, ici, un collier de perles blanches avec un pendentif. Le récipient qu'elle tient est destiné à recevoir l'offrande du sang blanc de l'escargot, symbole de paix et de calme. Elle représente l'élément féminin de l'*orisha*, dont l'élément masculin est figuré par une statuette tenant un éventail et un chasse-mouches. Il ne faut pas confondre cette porteuse de vase avec l'*olumeye*, ou vase à noix de kola, qui est représenté par une figure maternelle beaucoup plus grande tenant un récipient qui est souvent doté d'un couvercle. Hauteur : 49 cm.

[H. Dubois, Bruxelles.]

intervenir dans les régions boisées. Les Ijebu et les pays escarpés des Ekiti échappèrent aussi au contrôle direct de l'Oyo. Le royaume du Bénin, à l'est, constitua également une barrière à son expansion et, selon la tradition orale, les deux États établirent une frontière d'arbres dans la ville d'Otun. L'Oyo créa une route commerciale jusqu'à la côte, à travers le territoire des Egba et des Egbado, au sud-ouest du pays Yoruba, et c'est par là que l'emprise de l'Oyo gagna le Dahomey.

Ce pouvoir se développa dans des conditions difficiles : au XV^e siècle, les chefs de l'Oyo furent chassés de l'ancien Oyo (Oyo Ile ou Katunga). Ils se réfugièrent à Kasu, chez les Borgu, puis à Igboho. Ne se laissant pas abattre pour autant, le régime réorganisa son armée et se lança dans une nouvelle politique militariste. La ville d'Ikoyi devint la résidence de ces guerriers *eso* qui se consacraient à « l'entraînement pour le combat ». Au début du XVI^e siècle, l'Oyo avait reconquis son territoire et repoussé les Nupe. L'amitié initiale entre les Oyo et les Borgu se détériora et les premiers cherchèrent à marcher sur les seconds.

L'Oyo resta en dehors de la sphère d'influence européenne directe jusqu'au XIX^e siècle. Il put ainsi consolider ses principales institutions et mener son expansion de façon indépendante. Son aventure au Dahomey a peut-être quelque chose à voir avec la participation au commerce de la côte. Mais selon d'autres traditions orales, il serait resté à l'écart de la traite esclavagiste et aurait évité tout contact avec les Européens, à cause de l'expérience précoce qu'il avait eue de leur duplicité : 800 messagers envoyés saluer un soi-disant ami sur la côte ne revinrent jamais. En tout cas, l'une des marchandises européennes les plus prisées — les fusils — ne fit son apparition qu'au XIX^e siècle dans cet État.

Les zones du pays Yoruba situées hors de l'expansion de l'Oyo, à l'est et au nord, étaient constituées de petits États, dans la région d'Ekiti, et d'autres ensembles, comme celui des Igala, qui avaient tendance à lier ce qui se passait en pays Yoruba aux processus qui se déroulaient dans la vallée du Niger-Benoué.

D'autres États, comme ceux des Owo et des Ijebu, semblent avoir été beaucoup plus liés au royaume edo du Bénin qu'à l'Oyo. Les œuvres d'art exhumées à Owo montrent qu'au XV^e siècle, les formes plastiques de cette région renvoyaient déjà aux styles d'Ife et du Bénin, mais aussi qu'il existait un troisième style indépendant, qui formerait peut-être le prototype des deux autres, mieux connus.

Le delta du Niger

L'histoire du delta du Niger est liée à celle de certaines parties de la région côtière, à l'est du Cameroun et à l'ouest des lagunes de Lagos. Ainsi, jusqu'au XIX^e siècle, et jusqu'à ce que les importations européennes, en divers points de la côte, viennent les interrompre, les routes commerciales traversaient la région d'est en ouest, et du nord au sud. Les tissus fabriqués dans

la région d'Ijebu (zone yoruba) étaient vendus dans le delta occidental et semblent avoir été revendus aussi loin que Nembe, dans le delta oriental. Le Royaume itsekiri (delta occidental), par exemple, était lié aux Ijebu, comme le montre la similitude de leurs langues, même si les Itsekiri affirmaient également que leurs chefs venaient du royaume du Bénin, et son système politique était en effet semblable à celui du Royaume edo. Les Itsekiri avaient emprunté également certaines de leurs valeurs culturelles aux Ijo du delta occidental, parmi lesquels ils vivaient, et ils commerçaient (poteries, sel, tissus) avec les États du delta oriental, particulièrement avec Nembe.

Dans la partie occidentale du delta du Niger, Ode Itsekiri, la capitale de ce royaume, était le centre du pouvoir politique. Quand les Portugais arrivèrent dans cette zone, ils entrèrent en contact principalement avec les Itsekiri et essayèrent à la fois de répandre le christianisme en leur sein et d'établir des rapports commerciaux avec eux. Un autre centre de commerce existait déjà dans l'estuaire des Forcados, mais les Portugais, traversant le delta occidental, gagnèrent la terre ferme à Ughoton, qu'ils utilisèrent comme base de contact avec la capitale du Royaume edo, Benin. Les Itsekiri quittèrent en partie Ode Itsekiri au XVIII^e siècle pour s'établir dans l'estuaire du Bénin, là où il était possible et plus facile de s'adonner au commerce transatlantique⁶. C'était essentiellement à partir de ces nouveaux centres, comme Bobi, qu'ils servaient d'agents du royaume du Bénin et d'intermédiaires pour l'exportation des produits des peuples de l'intérieur, comme les Urhobo, les Isoko et les Ibo de l'Ouest.

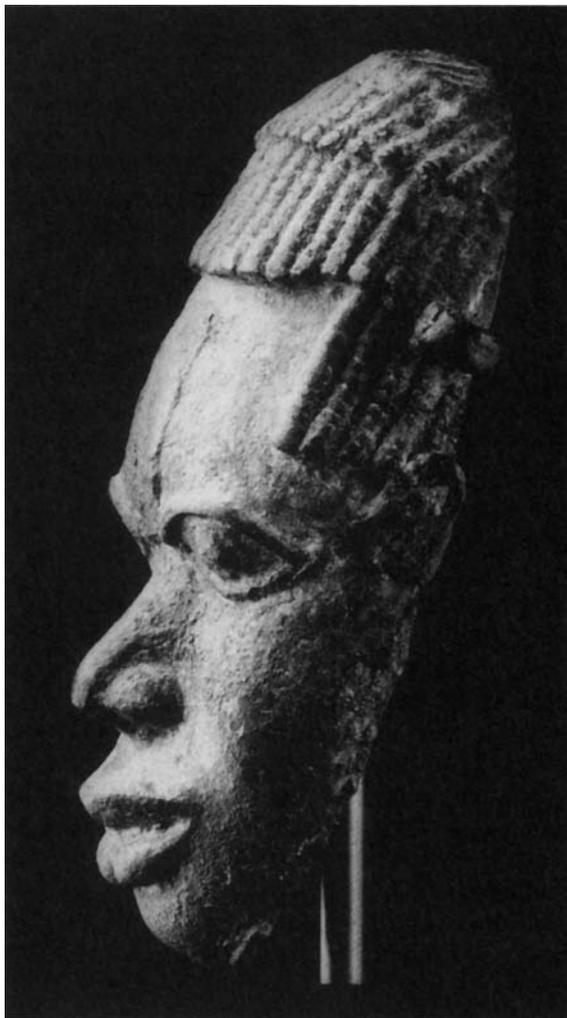
Les Ijo de la partie occidentale du delta du Niger étaient organisés essentiellement en communautés non étatiques et participaient au commerce d'outre-mer par des actes de piraterie. Les Gbaramatu, de l'estuaire de l'Escravos, les Ogulagha et les Iduwini, de l'estuaire du Forcados, semblent avoir profité de ce système commercial. Les bronzes trouvés chez ces groupes ijo, ainsi que chez les Mein et les Kabowei, peuvent être des signes de la prospérité apportée par le commerce intérieur et extérieur, ainsi que par les contacts avec le Bénin et d'autres centres de l'arrière-pays.

Les Ijo du centre du delta formaient le noyau du groupe. Les traditions orales évoquent des migrations de cette zone vers l'est et l'ouest du delta ainsi que des migrations de ces régions vers les périphéries du delta. D'après les estimations lexicostatistiques de la distance séparant l'ijo et les langues yoruba, edo et ibo, il est possible d'affirmer que les premiers peuplements du delta ont été établis il y a près de 5 000 ans. Les études paléontologiques d'un noyau de peuplement trouvé près de Nembe, dans le delta oriental, montrent que la vie humaine était possible en ce lieu, il y a 3 000 ans⁷. Selon les estimations linguistiques et les traditions orales, cependant, les actuelles communautés du delta oriental se seraient installées dans cette zone il y a au moins 1 000 ans. La datation au carbone 14 d'objets trouvés sur les sites

6. P.C. Lloyd, 1963.

7. M. A. Sowunmi, 1978.

15.5. Masque en bronze du XVII^e siècle qui était porté à la taille, provenant du Bénin (Nigéria). Hauteur: 9,3 cm. [H. Dubois, Bruxelles.]



de Ke et Saikiripogu (Ewoama) ne permet que d'affirmer que la région était habitée avant 800 après J.-C.

Les fouilles pratiquées dans la partie orientale du delta du Niger par les docteurs Anozie et Nzewunwa, qui succédèrent à l'enquête sur les traditions orales effectuées par le professeur Alagoa, ont ouvert de nouvelles perspectives sur l'histoire du delta du Niger⁸. Ces fouilles ont montré que les premiers habitants savaient exploiter les crustacés de l'eau salée du delta et qu'en outre, ils élevaient certains animaux. L'abondance de poteries trouvées dans des sites comme Onyoma indique une économie complexe, en partie agri-

8. E. J. Alagoa, 1972 et 1976; F.N. Anozie, 1976.

cole — les traditions orales parlent de dattes, de poivre et de bananes — et en partie commerciale car la majeure partie des produits agricoles provenait de l'arrière-pays. Les fouilles ont également découvert des traces de forges, ce qui permet aussi de conclure à l'existence des contacts avec l'arrière-pays, pour les matières premières en tout cas, mais également pour les produits finis. On trouve de nombreux objets de laiton ou de bronze à ciel ouvert dans de nombreux endroits du delta, mais un seul objet a été retrouvé *in situ*, à Onyoma, un présent funéraire.



15.6. Plaque en bronze du XVII^e siècle, provenant du Bénin (Nigeria), qui montre un guerrier portant un costume de corail matelassé et tenant une lance et une épée. Les deux guerriers qui l'escortent de chaque côté portent un bouclier. Tous trois portent des colliers de dents de léopard et leur poitrine est ornée de clochettes. Entre eux se trouvent deux petits musiciens. Hauteur : 39 cm.

[H. Dubois, Bruxelles.]

Les objets artistiques du delta du Niger sont essentiellement constitués par des autels ou des masques de danse en bois sur lesquels sont sculptés des esprits des eaux ou des ancêtres. Les fouilles ont mis au jour un nombre restreint mais significatif de masques en terre cuite de Ke et des figurines anthropomorphes d'Onyoma. Ce sont les uniques représentations du genre parmi les terres cuites nigérianes, mais l'une des têtes humaines d'Onyoma a des traits qui rappellent les terres cuites de Nok et d'Ife par le modelé des yeux.

La traite des Noirs et, antérieurement, le commerce intérieur à longue distance ont joué un grand rôle dans la formation des États du delta oriental du Niger, comme Bonny, Elem Kalahari (Nouveau Calabar), Okrika et Nembe. D'après les traditions orales, il semblerait que leurs fondateurs soient venus de zones situées dans les régions d'eau douce du delta central et se soient adaptés à la vie dans le delta oriental, dont les eaux sont salées, c'est-à-dire, entre autres, qu'ils soient passés d'un système économique fondé sur la pêche et l'agriculture à un autre fondé sur la pêche, l'exploitation saline (par ébullition) et le commerce. Il y eut également toute une adaptation sociopolitique, et des institutions royales furent érigées à partir du XIII^e siècle. La traite transatlantique accéléra le rythme de ces transformations, et l'on a appelé le type d'État constitué au XVIII^e siècle l'État-cité ou l'État commerçant⁹. La traite des esclaves amena la prospérité sur laquelle s'appuya le pouvoir de l'*amanyamabo* (roi) et de l'élite dirigeante. Elle entraîna aussi la création d'un système de recrutement de la main-d'œuvre et d'accroissement de la population destiné à fournir des hommes aux forces armées de ces États.

Le pays Igbo

Un certain nombre de sites remontant à l'âge de la pierre, au cœur du pays Igbo, laissent à penser que cette région a été peuplée depuis plus longtemps que sa culture ne l'indique. Un abri rocheux, à Afikpo, a révélé des outils de pierre et des poteries vieux de 5 000 ans. Des sites semblables ont été découverts dans la région de Nsukka. Le docteur Anozie, de l'Université du Nigeria, étudie actuellement une carrière, mise au jour également à Nsukka. Il paraît évident que l'agriculture existait dans cette région il y a au moins 3 000 ans, et particulièrement la culture de l'igname. Les autres cultures locales comprennent l'huile de palme, l'*okro*, l'*egusi* et quelques variétés de noix de kola. Certaines cultures importantes comme le manioc, le riz, le taro, la banane et le plantain, ont été introduites par l'intermédiaire de la traite transatlantique, ainsi que d'autres plantes originaires des Amériques. Le manioc a fait son apparition dans le delta du Niger (d'abord dans sa zone occidentale, puis il a

9. K. O. Dike, 1956; G. I. Jones, 1963.

gagné l'est) au XVII^e siècle, mais ne s'est imposé en pays Igbo que deux ou trois siècles plus tard.

Les traditions orales dans des lieux comme Nri lient l'origine de l'agriculture aux pères fondateurs. L'artisanat du fer s'est implanté lui aussi très tôt et l'art du bronze de cette région est devenu mondialement célèbre grâce aux fouilles d'Igbo-Ukwu¹⁰. Les bronzes de cette zone sont issus d'une tradition différente de celle d'Ife et du Bénin; leur beauté et leur qualité n'en sont pas moins exceptionnelles. Ils sont liés à la royauté divine et au centre rituel de Nri. Les prêtres de Nri exerçaient leur autorité sur de vastes portions du pays Igbo, ils avaient le pouvoir de nommer les titulaires des charges d'*ozo* et d'*eze*, et de lutter contre les sacrilèges. L'*eze Nri* contrôlait aussi l'*ifejioku* (la « force de l'igname »). C'est peut-être le revenu rapporté par les prêtres itinérants qui a amené la prospérité qui, à son tour, a permis d'asseoir les fondements de cet art du bronze.

Les prêtres de Nri jouaient un rôle vital en pays Igbo, à cause de l'organisation à petite échelle des communautés fondée sur le système des titres. Mais certains groupes igbo, à l'ouest du Niger et sur la rive orientale du fleuve, adoptèrent les institutions royales en entrant en contact avec des communautés possédant des institutions similaires. Ainsi, les royaumes d'Aboh, d'Onitsha et d'Oguta, avec leur *obi*, ont-ils apparemment emprunté ce titre à l'*oba* royal du Bénin. Ces États étaient formés par des émigrants venus de zones soumises à l'influence du Bénin aux XVI^e et XVII^e siècles. D'après les traditions orales de ces groupes, il semble que ces migrations se produisirent sous le règne de l'*oba* Esigie (1517-1550 environ) au Bénin. On suppose que des guerres ou des troubles survenus dans les régions orientales du royaume du Bénin poussèrent certains groupes à émigrer vers l'est et à y créer des États sur le modèle de celui qu'ils avaient quitté.

D'autres États situés sur les rives du Niger, comme Osomari, affirment que leurs ancêtres venaient du royaume igala d'Idah, au nord. Mais l'influence igala était probablement plus prononcée parmi les Igbo septentrionaux de la vallée d'Anambra et dans la région Nsukka. Nous savons qu'il y eut des raids igala dans cette zone, tandis que les Nri affirment avoir un ancêtre commun avec les Igala. Les États igbo situés au bord du Niger furent les premiers à participer à la traite des Noirs puis, au XIX^e siècle, au commerce de l'huile de palme, en collaboration avec les États du delta du Niger. Les groupes igbo du Nord commerçaient avec les Igala et d'autres groupes septentrionaux.

Le système sociopolitique igbo était conçu pour régler des unités plus vastes que les villages et les villes. L'un de ses mécanismes de contrôle consistait en la sanction religieuse d'un oracle. Les oracles s'étaient établis en différents lieux et à différentes époques, dans le pays Igbo, tels Kamalu (Etche), Igwe Kala (Umunoha), Agbala (Awka), Ibini Okpube ou Long Juju (Arochukwu). Les deux derniers avaient exercé l'influence la plus impor-

10. T. Shaw, 1970.



15.7. Plaque de bronze ornementale du XVI^e siècle, provenant du Bénin (Nigeria), qui montre un chef portant ses insignes: une coiffure à haut col de perles de corail, un collier de dents de léopard, des bracelets et des anneaux de cheville. Il ne s'agit pas d'un *oba* car il arbore sur la poitrine une cloche de guerre protectrice, accessoire que ne portait pas le roi. La tête de léopard qui décore le costume de guerre est censée terrifier l'ennemi. Il est accompagné de deux guerriers jouant, l'un d'une trompette, l'autre d'une double clochette, et d'un serviteur qui porte son épée de cérémonie. Quoique rapprochés, ces trois personnages sont plus petits, signe d'un rang inférieur. La représentation des Portugais, avec leurs casques à plumes, leurs longs cheveux, leurs barbes et leurs pourpoints boutonnés permet de dater cette plaque de l'époque de l'*oba* Esigie. En 1515, il reçut en effet le renfort militaire des Portugais dans une guerre avec l'*Ata* des Igala. Le motif quadrifolié gravé dans le fond est connu sous le nom d'*owen iba ede ku* [le soleil n'oublie pas un jour]; il est associé à Olokun, le dieu de l'eau. Des centaines de ces plaques décoraient les grands piliers rectangulaires qui soutenaient les baldaquins tendus au-dessus des multiples cours du palais de l'*oba* du Bénin. Leur agencement reflétait la complexité des thèmes illustrés. Hauteur: 45,7 cm.
[Photo: J. Ploskonka.]

tante parce que certains groupes de la communauté avaient activement fait savoir qu'ils croyaient en eux. Ainsi, les forgerons awka qui travaillaient dans les marchés et étaient répartis dans tout le pays Igbo et le delta du Niger avaient favorisé la réputation de l'oracle Agbala. Mais celui d'Arochukwu devint plus important encore grâce aux marchands aro, les plus importants trafiquants d'esclaves, qui parlèrent haut et fort de lui. Le réseau commercial aro se développa probablement simultanément à la traite des esclaves qui passait par l'estuaire de la Cross River et le port de Calabar. Mais les Aro en arrivèrent également à commercer avec les États du delta qui étaient en plein essor dès le XVII^e siècle. Les marchands aro fondèrent des établissements commerciaux et des marchés dans tout le pays Igbo, et utilisèrent l'oracle pour se procurer des esclaves. À la différence des prêtres de Nri, les Aro étaient enclins à la violence. Ils engageaient des guerriers d'Abam, d'Edda, d'Ohafia, d'Abiriba et autres avec lesquels ils partageaient leur butin.

Les zones du pays Igbo privées de gouvernements forts et centralisés souffrirent probablement plus des raids destinés à capturer des esclaves. On sait qu'au XVIII^e siècle et au début du XIX^e les ports du delta oriental du Niger étaient les principaux centres d'exportation des esclaves de l'Afrique occidentale. La plupart de ces esclaves venaient de l'arrière-pays igbo. Dans cette zone également, il régnait un climat d'insécurité considérable et l'agitation était à son comble au sein des communautés et des institutions.

La vallée de la Cross River et le Cameroun

Les peuples qui habitent cette région ont des langues et des origines historiques semblables. La grande majorité de leurs langues appartiennent à la famille du bantu et forment une extension, au nord-ouest de l'Afrique occidentale, des grandes langues bantu de l'Afrique centrale, orientale et méridionale.

Le plus grand groupe ethnique de la vallée de la Cross River, celui des Ibibio, est établi depuis si longtemps dans la région qu'il ne possède plus de traditions orales évoquant une migration de l'extérieur. Dans les parties septentrionales de la vallée, la région d'Ogoja est occupée par une vaste gamme de peuples dont les traditions orales évoquent les migrations de la vallée de la Bénoué, plus au nord, ou du Cameroun. Certaines communautés du groupe ibibio, ou qui lui sont étroitement apparentées, comme les Andoni (sur la frange de la partie orientale du delta du Niger) et les Ibeno (Ibuno), affirment également venir du Cameroun. Par ailleurs, les communautés du Cameroun, comme les Isangele, sont d'origine ibibio.

Les communautés de cette région étaient en grande partie organisées en systèmes politiques non centralisés, d'une extrême complexité. Les organisations par groupes d'âge, aussi bien que les sociétés secrètes, permettaient un contrôle social et politique efficace. Parmi les Ibibio, la

société *Ekpo* était largement répandue. Mais les *Mgbe* (Société secrète du léopard) du nord de la vallée de la Cross River et des Cameroun devinrent les *Ekpe* – de l'État efik de l'estuaire de la Cross River. Ils devinrent donc la société secrète la plus connue et la mieux organisée de toutes celles de la région.

Les Efik sont étroitement apparentés aux Ibibio puisque leur territoire, Uruan Ibibio, sur la rive occidentale de la Cross River, est tout proche. Selon certaines traditions orales, ils auraient vécu antérieurement à Ibom, près d'Arochukwu, en pays Igbo. Ils auraient quitté ce lieu à cause de guerres auxquelles participaient des groupes appelés les Akpa, peut-être liés aux communautés connues sous ce nom dans la vallée de la Bénoué, comme les Jukun. Ces premiers contacts des Efik sont importants parce que leur établissement définitif à Ikot Etunko (Creek Town), Obutong (Old Town) et Atakpa (Duke Town), au début du XVII^e siècle, a fait de ces lieux les centres les plus importants de la traite des Noirs dans la région.

L'État efik, sis dans la partie inférieure de la Cross River et maintenant connu sous le nom de Calabar, exportait des esclaves de l'arrière-pays igbo à partir du centre de rassemblement d'Arochukwu, qui les capturait grâce à ses oracles et à ses mercenaires. La plupart des esclaves vendus à Calabar étaient des Ibibio et des membres des groupes de la vallée de la Cross River ainsi que des régions avoisinantes du Cameroun.

Le problème posé par la traite fut en partie responsable de la restructuration de l'*Ekpo* ibibio et du *Mgbe* ekoï en une seule société, l'*Ekpe*, à Calabar. Il en résulta une société organisée en classes unifiant les éléments aristocratiques libres et gardant le contrôle sur les esclaves et les pauvres. Il y eut également un renforcement des règles politiques et sociales, un maintien plus grand de l'ordre et un système d'impôts. À cause des influences communes de la traite des Noirs et des liens transatlantiques, Calabar se structura selon des organisations fondées sur les lignages semblables aux «chambres» des États du delta oriental. Mais il en différait parce qu'il possédait des entreprises agricoles sur la terre ferme, dans lesquelles la majorité de ses esclaves était concentrée et isolée. Un autre trait le distinguait de ces États : les esclaves étaient maintenus à l'écart de tout alors que dans les États du delta, ils étaient intégrés à une société de danseurs masqués, l'*Ekine* ou *Sekiapu*.

Les groupes les plus importants de la côte du Cameroun étaient constitués par les communautés bantu du Nord-Est : les Kpe-Mboko, les Duala, les Limba et les Tanga-Yasa. Ils étaient faits de pêcheurs, de cultivateurs et de chasseurs. La plupart d'entre eux étaient organisés en petites unités villageoises mais, au XVIII^e siècle, les Bubi, les Duala et les Isuwu créèrent des ensembles politiques plus vastes. Ils étaient soit liés à la traite des Noirs, soit ils en tiraient bénéfice. Le fleuve Cameroun devint donc un centre mineur de traite des esclaves par rapport à l'estuaire de la Cross River. Les rapports entre les deux étaient du reste étroits.

La société secrète constituait également un bon moyen de contrôle social et politique. Chez les Duala, les Isuwu et les groupes voisins, le *Jengu*, fondé

sur la vénération des esprits des eaux, devint la plus prestigieuse de la région côtière du Cameroun.

Conclusion

L'élément extérieur prédominant dans l'histoire de cette région de marais côtiers et de forêts équatoriales du XV^e au XVIII^e siècle est la traite des Noirs. Mais il reste difficile de mesurer sa part d'influence sur les facteurs de changement interne qui présidaient à l'évolution de la région bien avant son apparition.

Dans les traditions orales de nombreux peuples, elle est présentée comme une activité qui a apporté prospérité et accroissement démographique. C'est le cas des communautés côtières, qui jouaient ici le rôle d'intermédiaires: elles ne faisaient pas elles-mêmes la chasse aux esclaves ou la guerre pour en capturer, mais les achetaient à d'autres groupes, pour les vendre aux négriers ou pour en garder certains. Les États du delta du Niger et l'État efik de Calabar appartiennent à cette catégorie. La traite était essentiellement un facteur de transformation économique, sociale (intégration et contrôle des esclaves) et politique (modifications de la base du pouvoir dues à des différences dans le domaine de la richesse et de la main-d'œuvre).

Le royaume fon du Dahomey illustre un autre type de participation à la traite, consistant à fournir activement des esclaves aux négriers. Les Aro et leurs alliés mercenaires jouèrent un rôle semblable en pays Igbo. On peut les caractériser comme des chasseurs d'hommes. Il semble que ces communautés aient bénéficié de la traite, mais aux dépens d'un développement normal de leur système social, politique et moral qui s'effondra devant la violence qu'engendrait le trafic des esclaves.

La troisième catégorie de communautés touchées par la traite est constituée par ses victimes. Il s'agit de celles d'où provenait la majeure partie des esclaves vendus sur la côte et qui étaient situées dans diverses parties du pays Yoruba, du pays Igbo et du pays Ibibio, entre autres. Les raids, les enlèvements, les guerres, le mépris généralisé de la valeur humaine, tout cela a brisé le système social et économique de ces communautés. Des villages furent détruits ou dispersés, des fermes abandonnées, les gens vivaient dans la terreur.

Face à ce sinistre tableau, on a parfois soutenu que la traite négrière a sorti ces régions d'Afrique tropicale de leur isolement. D'une existence obscure et éloignée des centres civilisés du Nord, elles seraient devenues l'avant-garde de la culture et seraient entrées en contact avec le reste du monde. En un mot, la traite des Noirs aurait intégré ces communautés à l'économie internationale. En outre, l'introduction de cultures alimentaires comme le maïs, le manioc, le riz, etc., aurait peut-être rétabli l'équilibre en suscitant un regain de vitalité démographique. Ce ne sont là qu'hypothèses abstraites. Pour les peuples africains de la région, l'époque de la traite est un cauchemar généralement enfoui dans les recoins les plus obscurs de leur mémoire.